

Sortez vos morts

Sortez vos morts, *Folie/Culture*, Québec, 30 octobre 2010

Alain-Martin Richard

Number 109, Fall 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65349ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Richard, A.-M. (2011). Review of [Sortez vos morts / Sortez vos morts, *Folie/Culture*, Québec, 30 octobre 2010]. *Inter*, (109), 84–87.

Sortez vos morts

PAR ALAIN-MARTIN RICHARD

Dans la soirée du 30 octobre 2010, en prélude à la sortie festive des morts-vivants halloweenesques, Folie/Culture présentait l'événement *Sortez vos morts !*, une matière expiatoire pour libérer les petites morts, ces corps squameux à la dérive dans les replis de la mémoire et de l'oubli, ces petits riens d'échec, ces peurs insurmontables, ces hontes ravalées. Car il s'agissait bien d'éjecter les petites et grandes morts au quotidien qui contaminent l'esprit et angoissent l'existence. Les huit propositions de la soirée en quatre modes traquaient la bête.



Catherine Cédilot et Justine Ricard, *La mariée*.

La soirée s'amorce avec FMP¹. Les jeunes poètes performeurs se présentent encagoulés, tenant chacun telle une arme un texte à la main. Lecture, donc, mais lecture jubilatoire d'un texte scatologique où la merde et le suicide entachent le monde ; d'un texte de réminiscence mi-figue mi-raisin sur Noël, la fête kétainisée d'un homme fugitif où la mort de la narratrice est mise en bière avec beaucoup de tendresse ; d'un texte qui bascule dans l'horreur de la nature prédatrice ; d'un texte intemporel où l'histoire des hommes est inscrite dans leurs corps défaillants. Jaillissant du cul-de-sac, littéralement une poche sur la tête, les quatre poètes du FMP livrent à tour de rôle un texte qui renvoie au suivant et qui en dernier lieu s'arrime avec le premier, ramenant le corps délaissé de Cormier-Larose à la vie. C'est qu'il n'est pas suffisant de cracher son mal de vivre, il faut encore le sublimer pour assurer la suite du monde.



Front mortel de poésie, *Sortir ses morts*.



Danny Gaudreault et Karine Turcot, *Il était deux fois... cimetières d'oiseaux.*

La mariée

Une robe de mariée, splendide et ample tel un esprit chamanique, a pris possession du corps de l'artiste. Danse-transe sur une bande sonore² aux accents étranges où perce comme un leitmotiv la musique envoûtante de Piaf emportée par *La foule*. La prestation de Catherine Cédilot est d'une intensité qui emprunte à la danse et au butô. La mariée, à la fois radieuse et embourbée dans un mythe persistant, veut se libérer d'une mort annoncée. Combat spectaculaire, torturé, avec un moment fort d'enfouissement où la robe et sa mariée sont aspirées par le sol, le corps disparaissant littéralement dans l'épaisseur du plancher. Ce théâtre butô se déploie en trois zones superposées. Sur la masse éclatante de la mariée, les projections mobiles de Justine Ricard ajoutent une matière narrative qui est en dialogue avec les mouvements de la mariée et la trame sonore, troisième volet de cette histoire qui bifurque sur le tourbillon de *La foule* et sur des chuintements entrelacés. Les débordements lumineux sur le fond de la scène ajoutent une épaisseur dans le désarroi de la danseuse. Au fond, elle est en guerre contre ses espoirs, ses désirs, ses craintes, contre le mauvais karma et l'amertume d'un amour sacrifié sur l'hôtel du mariage. Petit morceau de bravoure contre les grands mythes.

Il était une fois... cimetières d'oiseaux

Ils arrivent comme des siamois reliés par un casque bicéphale affublé de plumes d'oiseau et de bandelettes rouges. Dénudés et dos à dos, ils sortent de leurs boîtes des oiseaux morts. Perruches et serins communs, compagnons quotidiens jacassant dans leurs cages. Danny Gaudreault manipule ses oiseaux avec déférence, les déposant au sol en un demi-cercle autour de lui, tout en poussant une douloureuse plainte, cri primal qui donne le frisson. Souffrance brute et rituel sonore pour accompagner les morts dans leur ultime voyage. Il s'agit à la fois d'une expulsion de la souffrance et d'un chant liturgique pour transiter vers l'au-delà. Karine Turcot, l'autre moitié de cet androgyne originel, tente d'abord de ressusciter les volatiles, leur ouvrant les ailes, les insérant dans ses sous-vêtements pour réactiver la palpitation de la vie. Puis, saisie d'un immense désespoir, elle leur arrache la tête, se macule de leur sang déjà séché et les lance avec rage au sol. Plongée dans les abysses du deuil – il faudrait dire de *tous* les deuils –, elle s'écroule vers l'avant, rompant ainsi le lien qui l'unissait à son frère siamois. Les deux performeurs ramassent dignement les cadavres, les remettent dans leurs boîtes et quittent l'espace. Le cimetière d'oiseaux de l'enfance a perdu sa tendresse, et des vautours se sont infiltrés dans les souvenirs.

Mort aux remords

Homme-orchestre indiscipliné, Stéphane Boulianne pratique depuis plusieurs années la distorsion. Distorsion dans les textes de ses chansons déjantées ou de ses poèmes qui sont autant d'univers déroutants, d'images obliques d'une réalité troublante. Distorsion dans la musique et la matière sonore théâtralisée sur des roues de vélo ou un bol de toilette, alors qu'il bidule des instruments pour explorer des concrétudes audio comme des sculptures spatiales. Dans *Mort aux remords*, il propose un pendule de Foucault en modèle réduit qui est constitué d'un haut-parleur suspendu auquel il imprime un mouvement de balancier et qui lui servira essentiellement d'instrument réactif : boucles sonores et textuelles, le son comme matière incarnée est diffracté entre le mur de briques et le public. Symboliquement, les remords sont comme des vers d'oreille, des ritournelles qui nous assaillent sans répit. En relançant ces *ohrwürmer*³ dans la distorsion des effets Larsen et autres jeux physiques modifiant la configuration acoustique de l'espace, le performeur imagine une mise en circulation des remords qui devient ainsi une dynamique de vie – je dirais même une dynamique *pour la vie* –, où il convient de re-cycler ses cadavres intimes. À travers ceux-ci, il y a l'évocation d'un frère décédé pour que le défunt et le vivant puissent désormais aller leur chemin.



Stéphane Boulianne, *Morts aux remords.*

Heimat/Patrie

La question posthitlérienne se pose aujourd'hui encore avec autant d'acuité qu'au lendemain de Mai 45. Les Allemands portent cet héritage imposé, comme si la faute des pères se transportait, inexpiée, sur leurs enfants. Trois générations plus tard, le salut nazi se faufile toujours dans le quotidien et les médias. Et les chuchotements de récits en trame de fond sur des rires d'enfants résonnent encore dans la conscience collective allemande. Impossible de s'en défaire. Les relents de la mort habitent l'esprit comme un substrat de l'entité. Et ici, tout se joue autour d'une valise obsédante, dans un combat épique que livre la danseuse à cette boîte de Pandore. Faut-il ou non l'ouvrir, alors que tous les chuchotements de la famille et des amis occupent déjà les angles morts de sa conscience ? La valise se veut le symbole des secrets de famille, dicibles et indicibles, le bagage

imposé, la mémoire en marche dans la succession des jours. Le corps de la danseuse résiste, évalue, se roule et se contorsionne devant l'objet mythique, symbole du voyage mais aussi des déportations, des exactions, puis de l'émigration motivée par la nécessité de se fabriquer une identité libérée de l'histoire. Dans une chorégraphie entre attraction et répulsion, le conflit intérieur est temporairement résolu lorsqu'elle ouvre la valise. Mais les secrets enfouis dans la valise y resteront, comme dans une zone obscure du cerveau. Désormais, elle s'inscrira aussi dans cette histoire que même l'exil ne peut effacer.

Résurrection

Christine St-Maur et son groupe Chez Paulette Dutout (Martien Bélanger et Frédéric Lebras-seur) attaquent la scène comme des fous, l'un à la guitare, l'autre aux rythmes dont il est maître. Christine St-Maur a délaissé les arts visuels comme production d'objets d'art. Passage difficile mais

réussi puisqu'elle revient elle-même comme objet d'art. De fait, St-Maur éblouit lorsqu'elle s'exprime par l'art action ; on se souvient de son apparition débordante lors du *Défilé de camisoles de contention*⁴. Des personnages baroques arborent des pantoufles de fantex et des coiffes loufoques qui pourraient être des tiaras dérisoires. Paulette Dutout porte un costume carrelé, une nappe, avec une ceinture de type « championnat de lutte ». La tête est coiffée d'un chapeau où trône une effigie de Sainte-Anne. Dérision et ironie dans la ligne du duo abitibiens Geneviève et Mathieu. Résurrection, parce que le parcours St-Maur est singulier, elle qui a détruit toute sa production visuelle pour se consacrer désormais à la musique et à l'art action. Après le désarroi temporaire face au vide, elle renaît avec détermination d'entre les cendres, avec une immense touche d'humour et d'autodérision. Personnage entier, réconcilié avec lui-même, St-Maur nous raconte ses stratégies de fuite pour sortir des lieux d'enfermement.

La vie et l'œuvre de Che Guevara (un héros viril)

ATVA, l'action terroriste virilement acceptable, est un groupe-choc de combat, composé de quatre jeunes hommes vindicatifs qui travaillent à « l'annihilation totale et irrémédiable des hippies et de leur crasse véreuse »⁵. On l'aura compris, l'ATVA joue dans la dérision et le sacrilège. Il égratigne autant l'ATSA⁶ que les symboles mythiques qui entachent une *inconscience* collective de bon aloi. Ici, le cliché articulé autour d'un Che, mexicanisé par la musique et très sud-américanisé dans ses vêtements et comportements, est évidé de son contenu existentiel tout comme l'image fétiche véhiculée depuis les années soixante. Au-delà du béré révolutionnaire et du cigare cubain, il y a un Guevara déjà *avalé* par son propre mythe. Les quatre performeurs-comédiens mettent en branle un monde *trash* aux accents machistes, où alcool et musique populaire servent de toile de fond à des tableaux surprises. Dans le chaos d'un camp au cœur d'une jungle menaçante, ils s'immobilisent soudain pour la postérité. Au hasard de leur ruée de groupe, ils composent, comme par accident, des clins d'œil magiques à l'histoire, ces photos (célèbres et) truquées qui cristallisent les grands moments des vainqueurs : le drapeau américain hissé sur le mont Suribachi à la bataille d'Iwo Jima (1945)⁷ ; un groupe de cadavres, têtes enfouies dans des sacs poubelles, avec les vainqueurs derrière (Iran, 2008) ; le célèbre drapeau soviétique sur le Reichstag (1945)... Ainsi, le réel est remplacé par les images qui en définitive l'absorbent totalement. Même si nous le savons pertinemment, ces photos historiques avec des soldats réels dans le feu de l'action n'ont jamais existé dans leur forme spontanée, elles furent toutes scénarisées. Les fictions de l'ATVA déjouent dans leur évocation précise les mensonges d'une autre fiction imposée comme véritable. Leur humour est d'une grande efficacité.

Rituel inc.

Sur deux moniteurs se succèdent des images plus stéréotypées que descriptives dans une succession rapide. Alain Lefebvre et Dominique Sirois se font face et proposent une séquence de gestes répétitifs qui se développent en un rituel immuable. Puis ils s'installent derrière leur ordinateur pour une construction sonore envoûtante. Sur les écrans, les mêmes images immuables, symboles rudimentaires, continuent leur bombardement giratoire, message cent fois répété. Ici se vide le cerveau lorsque s'amalgament les rythmes dans une construction numérique en une montée dramatique bien contrôlée. Forme de bruitisme en une structure sonore jouissive, presque comme un discours contre la consommation. Il y a ici un ébranlement subtil des conditionnements usuels du consumérisme. Pendant leur performance, une lumière diffuse émise à travers des objets disposés sur leur table de travail les plonge dans une aura irréelle, comme si l'homme devenait évanescant en dehors du système économique.



Chez Paulette Dutout, *Résurrection*.



Hanna Feldhaus, *Heimat*.



Dominique Sirois et Alain Lefèbre, *Rituels inc.*



ATVA, *La vie et l'œuvre de Che Guevara (un homme virile).*

Une soirée magique

Sortez vos morts ! s'inscrit dans la ligne éditoriale de Folie/Culture qui articule ses événements autour d'une thématique, rejetant d'emblée une discipline artistique. En effet, pour cet organisme plutôt indiscipliné, les propositions s'articulent d'abord sur un concept, une nécessité sociale ou un débat commun entre les mondes parallèles et cependant analogues de l'art et de la folie. En ce sens, au fil des projets folieculturiens, la poésie, la performance, l'installation, la vidéo, les manœuvres et autres pratiques de la marge participent à une programmation éclectique qui suscite toujours l'étonnement. À preuve, le corps dans sa puissance disciplinée et porté par deux accessoires évocateurs : une robe de mariée vaste et blanche, une valise au contenu à jamais inavoué ; au butô de la mariée Cédilot faisait écho le corps rotatif de Feldhaus. À preuve, des textes sortis d'une cagoule au moment du dévoilement de l'anonymat ou d'un personnage reconstruit ; aux textes sombres des jeunes poètes de FMP répondaient les chansons humoristiques de St-Maur. À preuve, des oiseaux siamois abattus dans leur envol et d'autres oiseaux bariolés qui chantent l'évasion, à preuve des ressuscités de toutes les guerres, affublés de tics indomptables ; aux oiseaux morts de Gaudreault-Turcot s'opposaient les falsifications mythiques de l'ATVA. À preuve, une matérialité sonore, l'une physique et vagabonde, l'autre incarcérée dans le numérique ; à la sculpture sonore de Boulianne résonnait la trame évanescence de Sirois-Lefèbre. Et le public, ravi, s'en est allé dans les failles de la ville troquer ses habits pour les oripeaux de l'Halloween. ◀

NOTES

- 1 Front mortel de poésie, constitué de Catherine Cormier-Larose, Sébastien Dulude, Érika Soucy et Mathieu Arsenault.
- 2 Trame sonore de Michel Pontbriand.
- 3 Textuellement « vers d'oreille ». Le concept allemand contamine désormais les autres langues.
- 4 Production Folie/Culture, 2001.
- 5 Extrait du programme.
- 6 Action Terroriste Socialement Acceptable.
- 7 Sujet central du film de Clint Eastwood *Mémoires de nos pères* (*Flags of our Fathers*, 2 h 12 min, 2006).

PHOTOS : IVAN BINET.